



HAL
open science

Le Père Noël : une très vieille histoire de hotte

Karin Ueltschi-Courchinoux

► **To cite this version:**

| Karin Ueltschi-Courchinoux. Le Père Noël : une très vieille histoire de hotte. 2023. hal-04258069

HAL Id: hal-04258069

<https://hal.science/hal-04258069>

Preprint submitted on 26 Oct 2023

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Le Père Noël : une très vieille histoire de hotte



Les traditions de Noël nous ramènent, tous les ans à nouveau, à notre enfance, à nos émotions les plus profondément enfouies, à nos premiers pressentiments d'un ailleurs dont les dimensions nous fournissent les repères pour nous mouvoir dans l'existence et le temps. Ce langage de l'enfance est celui de la poésie et du sacré, pétri de symbolismes intemporels qu'incarnent en particulier le Père Noël, l'Enfant dans la crèche et les anges du ciel, ensemble avec le traineau aérien étincelant de clochettes, et le conduit sombre de la cheminée au bout duquel attendent les petits souliers.

Nous essayerons de montrer que la fameuse question, « le Père Noël existe-t-il ? », est véritablement – une question existentielle.

« Il était une fois une clochette », ou encore un chausson ; il était une fois un âne ou un cheval et pourquoi pas un renne, et une nuit, ils se sont mis à voler ; il était une fois une barbe blanche, un vaste manteau rouge, **il était une fois une hotte...** : autant de manières possibles de commencer cette histoire de Père Noël, même si à première vue on ne voit vraiment pas ce que pourraient avoir en commun un âne, un chausson, une clochette, et encore moins une hotte. Et pourtant, leur parenté, en termes de significances symboliques et poétiques, est si intime qu'ils en seraient presque interchangeable ; de toute évidence ils coïncident comme accessoires autour d'une bonne et rouge figure ronde que l'on fête tous les ans, pendant les nuits les plus longues de l'année. Ce sont eux qui confèrent à cette silhouette familière son identité en même temps qu'ils la révèlent, comme autant de gènes porteurs d'un long passé, d'une immense mémoire.

Il est vrai que comme toujours dans le langage chiffré de la poésie, de la parabole ou du mythe, ces objets et animaux sont déviés légèrement de leur nature et fonction initiales, et c'est précisément dans cette brèche que peut se nicher un surplus de sens. Hottes, clochettes et barbes servent ici un scénario immémorial qui se répète tous les ans au solstice d'hiver, lors des Douze Jours¹ (entre Noël et l'Épiphanie, ou plus largement depuis la Toussaint jusqu'à la Chandeleur), et qui culmine le 25 décembre dans l'expression de la Nativité chrétienne ; au Moyen Âge, le Christ est d'abord et avant tout « celui qui est né à Noël² ».

¹ En allemand, le mot *Zwölfnächte* ou *Wihenächte* a donné naissance au mot *Weihnachten* : le pluriel du terme moderne garde la mémoire de cette origine. Le Concile de Tours en 567 proclame que les douze jours reliant Noël à l'Épiphanie sont une période sainte et sacrée. On lit dans le *Journal du Bourgeois de Paris* : « il fit son Noël et sa Tiphaine » en l'occurrence à Meaux en 1421-1422. *Journal d'un bourgeois de Paris*, éd. C. Beaune, Paris, Le Livre de Poche, « Lettres Gothiques », 1990. En Russie, les fêtes de Noël appelées *Sviatki* recouvrent traditionnellement la période allant du jour de Noël jusqu'à l'Épiphanie. Voir A. Tchekhov, « À Noël », *Œuvres*, t. III, Paris, Gallimard, « La Pléiade », 1971, p. 909 et n° 1, p. 1026.

² Rutebeuf, « La vie de sainte Marie l'Égyptienne », *Œuvres complètes*, éd. M. Zink, Paris, Le Livre de Poche, « Lettres Gothiques », 2005, p. 514, v. 1060 : « C'est cil qui nasquit a Noei. ».

Car redisons cette chose extraordinaire : au cœur de l'hiver, lors des nuits les plus noires et les plus froides de l'année, en décembre, « trou noir au fond de l'année », a dit Maupassant, où la nature inhospitalière et même menaçante force les hommes à se calfeutrer dans leur maison, auprès de l'âtre et où on les trouve aussi attablés à l'occasion des festins les plus abondants de toute l'année, et où ils ornent des arbres toujours verts – au cœur de l'hiver où comme jamais les ténèbres livrent une bataille sans merci à la lumière – se joue le drame de la graine tombée dans la terre et qui doit mourir pour donner naissance à une nouvelle plante, que dis-je, à une multiplicité de nouvelles plantes.

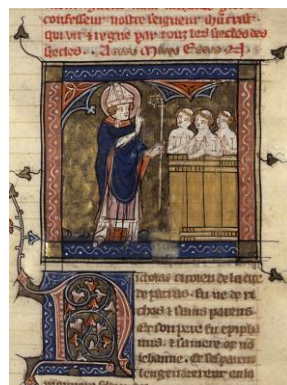
Ce scénario immémorial, notre civilisation l'a écrit à sa manière, avec un scintillement sacré particulièrement émouvant et parlant. Nous allons l'aborder tout d'abord par le biais du personnage central et ses variantes, puis à travers certains de ses attributs – la hotte en particulier - qui explicitent la charge de son message.

I. Le personnage central

Le personnage central : comment seulement l'appeler ? Père Noël ? Saint-Nicolas ? Christkindl ? - nous avons affaire à un problème de correspondance entre une figure et un nom. Tantôt un même nom ne désigne pas tout à fait le même personnage : Santa Claus par exemple renvoie directement à notre Père Noël, et pourtant, le nom de Nicolas s'y lit à peine altéré, même si l'un vient la nuit du 24 décembre, et l'autre le 6 décembre. Donc, d'un côté un seul et même nom peut renvoyer à des figures légèrement différentes. De l'autre côté, des noms différents peuvent renvoyer au même personnage – pensons au Bonhomme Noël, au Père Janvier – ou à la même fonction, comme l'Enfant Christ qui remplit le rôle du Père Noël ou de saint Nicolas dans certaines contrées ; et si on élargit le cercle concentrique, on aboutit même à des personnages à première vue très éloignés de notre noyau, comme la Befana ou la Tante Arie qui entrent pourtant dans le même scénario, qui reçoivent *les mêmes attributs*, ces « invariables » que sont clochettes, capes et couvre-chefs de toute espèce, bâtons, hottes et auxquels il faut ajouter certaines circonstances immuables comme le vol, la nuit, les Douze Jours.

Arrêtons-nous donc pour commencer à celui dont la tradition nous a légué le plus d'éléments, saint Nicolas, qui nous permettra de mettre en place l'écheveau.

Saint Nicolas



BnF fr 241, f° 10v

On le fête le 6 décembre. C'est donc avant tout un grand porteur de hotte. Celle-ci semble avoir d'abord pour fonction de prodiguer des vivres aux enfants, aux petits, aux

pauvres, symbole d'abondance donc au cœur du froid et maigre hiver. On peut rappeler ici que dans l'Antiquité, la corbeille était un symbole de fertilité et en tant que tel l'attribut de divinités comme Gaïa et Déméter : le symbole est donc très ancien, immémorial, Jung dirait archétypique.

Voici ce que nous rapporte la tradition, et en particulier Jacques de Voragine dans sa *Légende dorée* à son sujet. Cet ouvrage hagiographique – elle relaie toutes les traditions circulant au sujet des principaux saints du calendrier, en commençant, comme l'année liturgique, avec l'Avent et saint André. C'est un véritable best-seller au Moyen Âge : c'est en substance ce que dit Jaques Le Goff *him-self* dans un ouvrage récent³. Après la Bible, c'est l'ouvrage dont on a conservé le plus grand nombre de manuscrit, ce qui pour le médiéviste constitue un critère essentiel concernant la popularité d'un ouvrage. Jacques de Voragine est dominicain, archevêque de Gênes, et a donc compilé au XIII^e siècle un très grand nombre de traditions circulant au sujet de bien des saints (il mort en 1298). Son ouvrage constitue pour nous aujourd'hui un vivier inépuisable de croyances et de légendes ayant circulé dans l'Occident médiéval au cours de mille ans. Voici les éléments de l'histoire de saint Nicolas qui nous intéressent :

Nicolas (270-310) était le fils de parents **riches**. Dès son premier bain, il se tient debout, premier signe incontestable de sa prédestination ! D'ailleurs, il ne prenait le sein que le mercredi et le vendredi. A la mort de ses parents, il dispose de son héritage pour venir en aide aux nécessiteux. Le premier acte que Voragine rapporte, c'est le suivant : Nicolas envoie **des sacs d'or**, à trois reprises, à un homme contraint par la pauvreté qui voulait prostituer ses filles et qui ainsi purent faire de beaux et honorables mariages. La tradition populaire encore vivante dans quelques régions aujourd'hui dit que ces bourses d'or auraient atterri dans des chaussures qui séchaient près du feu – vous voyez l'image ! - Nicolas devint évêque de Myre et on dit qu'il participa aux Concile de Nicée. Sa fonction **de protecteur nourricier** apparaît donc dès l'abord. On lui attribue aussi un miracle semblable à la multiplication des pains :

« Une dure famine frappa toute la province de saint Nicolas et tous les habitants se trouvaient sans nourriture. L'homme de Dieu apprit alors que des navires chargés de grain avaient débarqué au port. Il se hâta d'y aller et de demander aux matelots de secourir les affamés en donnant au moins cent mesures de grain par navire. » Après des réticences et des discussions, ils s'exécutèrent, mais sans observer aucune diminution des leur cargaison⁴.

Il se rendra célèbre par bien d'autres miracles encore aussi bien de son vivant qu'après sa mort. Ces histoires nous sont bien familières à travers légendes et chants. La plupart soulignent son lien à la fécondité alimentaire, la fertilité des femmes aussi – bref, le principe de vie triomphant de la mort. J'évoquerai juste celle des « Trois petits enfants » sauvagement égorgés par un boucher qui les met « au saloir comme pourceaux » d'après la chanson – image détournée et monstrueuse de l'abondance alimentaire – , et que saint Nicolas va ressusciter⁵.

Et hier et aujourd'hui ? Saint Nicolas arrive le 6 décembre, surtout dans le Nord, en Alsace ou dans les pays de tradition germanique où son culte est très important encore

³ J. Le Goff, *A la recherche du temps sacré. Jacques de Voragine et la Légende dorée*, Paris,

⁴ Jacques de Voragine, *La Légende dorée*, A. Boureau (dir.), Paris, Gallimard, « La Pléiade », 2004, p. 30-31.

⁵ Qu'il s'agit d'une légende symbolisant la re-naissance qui a lieu après le baptême, c'est ce que Alfred Maury propose comme interprétation, notamment à travers la présence du baquet-saloir qui se trouve volontiers à côté des trois enfants dans l'iconographie, baquet qui renvoyait originellement aux fonts baptismaux. Voir A. Maury, *Croyances et légendes du Moyen Age*, 1896, Genève, Slatkine Reprints, 1974, p. 149 –150.

aujourd'hui. On dit qu'il trouve son origine en Lorraine, après qu'un pèlerin, Aubert de Varangéville eut rapporté de Bari une phalange du saint, relique qui serait à l'origine d'un pèlerinage et d'une vénération locale), il porte toujours sa hotte sur le dos dont il déverse le contenu devant les enfants sages : fruits, noix, friandises, nous restons dans le registre alimentaire, qui renvoie à celui de l'abondance et de la fertilité. De fait, il possède un lien à la fois avec les richesses souterraines qui génèrent en particulier notre nourriture (et il se trouve que du côté de Varangéville, il y a de grosses mines de sel, ce qui nous rappelle d'ailleurs encore le saloir du mauvais boucher : il y a eu ici des amalgames de traditions mystérieux !), et les richesses du ciel à travers ses dons surnaturels notamment. Tout le monde le reconnaît à son grand manteau – ou plutôt cape rouge – avec la grande capuche remplaçant l'ancienne mitre qui lui dissimule la moitié du visage, tandis que l'autre partie est largement camouflé par une grosse et touffue barbe.

Fouettards

Or, justement, dans certaines régions, saint Nicolas est double. Il se déplace à deux. Autrement dit, il est flanqué d'un principe contraire, sombre, menaçant, mortifère qui s'oppose à son rayonnement,) sa chaleur et sa prodigalité en particulier nourricière.



Archives K.U.

Un âne peut occasionnellement accompagner le couple. Dans le Nord, quand nos parents étaient des enfants, ils lui préparaient un poireau, un navet et deux carottes, sans doute pour le mettre de bonne humeur. L'âne porte les sacs, et constitue donc une variante de la hotte (on verra tout à l'heure une éventuelle autre fonction qu'il peut recevoir). L'aide de saint Nicolas, son double sombre, reçoit des fonctions et par conséquent des noms variés. Le Père fouettard en est sans doute la variante la plus répandue, du moins en France. Le fouettard punit et fouette. Mais il fait pis. Lui, il porte une hotte (ou de sacs) vide(s) ; au lieu d'apporter quelque chose, il représente la menace d'emporter quelque chose, ou plutôt quelqu'un, des enfants, des gens, qu'il est donc susceptible de capturer pour les emporter dans cet ailleurs dont il vient. Nous y reviendrons dans un instant.

Ce douteux fouettard possède des variantes, des cousins selon les régions où il sévit. Il est parfois, en Alsace notamment, atténué en Croquemitaine. Ecoutez cette chanson qu'on y chante :

Attends, Attends...
Petit bougre d'enfant !
Ce n'est pas le père Noël qui frappe à la porte,
C'est le Croquemitaine qui va te jeter dans sa hotte !
Il t'emmènera et te croquera menu

La tête, les jambes, les bras, les doigts !
Oui surtout⁶ tes jolies petites mitaines...
Car c'est ce qu'il préfère, lui, le Croquemitaine !

Vous aurez remarqué que saint Nicolas est substitué ici au Père Noël.

Au Tyrol, le Fouettard s'appelle **Klaubauf**. Il porte « un manteau de fourrure, de grosses sonnailles à la ceinture et un horrible masque. Il accompagne saint Nicolas dans sa tournée à travers villes et villages, et quand celui-ci entre dans une maison, il organise un tapage à l'extérieur. » Il y a ensuite le célèbre **Knecht Ruprecht**, qui est un autre compagnon croque-mitaine de saint Nicolas qui emporte dans sa hotte les enfants pas sages. « Il est habituellement masqué et vêtu de peaux de bêtes, mais il peut se changer en un bon vieillard aux cheveux blancs ; il porte une baguette avec laquelle il frappe ceux qu'il rencontre⁷. »

Évoquons aussi **Krampus** qui accompagne saint Nicolas en Autriche. Souvent, ils sont plusieurs *Krampusse* qui se distinguent par le tintement de leurs cloches et leur masque noir, leurs peaux de mouton et leur fouet, ainsi que par les cornes de bélier et de bouc qu'ils arborent. On est encore ici dans le registre de *l'homo sylvestris*. Dans le même registre, si on se rend le 31 décembre en Suisse dans la région de l'Appenzell, on aurait la surprise ou plutôt la frayeur d'assister à un horrible défilé de masques diaboliques secouant force cloches, et que l'on appelle – les Nicolas !



©K. Ueltschi, *Histoire véridique du Père Noël*, Paris, Imago, 2012/2021

La **Befana** italienne est à première vue est très loin de notre structure mais possède en réalité beaucoup de points communs avec ces figures noires : c'est une vieille femme tout habillée de noir avec un jupon et un tablier aux grandes poches, et porte sur la tête un châle, un fichu ou un chapeau, le tout parsemé d'innombrables pièces colorées. Elle correspond parfaitement à l'image que nous nous faisons d'une sorcière – les dents, la bosse, les verrues – qui vole non pas dans un traîneau ni sur un cheval, mais sur son balai naturellement. Ses chaussures, en effet, sont en très mauvais état : *la Befana vin di notte Con scarpe tute rotte*, dit la chanson, et elle descend par la cheminée.

⁶ *La Grande Oreille*, « Noël ! », n° 8, Hiver 2000-2001, p. 35.

⁷ *Ibid.*, p. 146.



Archives K.U.

La tante Arie des pays alpins lui ressemble un peu. Cette dernière est ronde et confortable, elle annonce sa venue avec une clochette et elle est munie tantôt d'un bâton, tantôt de verges, mais toujours accompagnée d'une ânesse. Elle est enveloppée dans une ample pèlerine et porte le fameux bonnet à « diairie », altération de « Arie » qui désigne en même temps le bonnet en broderie blanche du pays de Montbéliard. Ambivalente elle aussi, elle punit (avec les verges, voire en distribuant des bonnets d'âne !) ou elle récompense. Elle laisse ses présents dans les sabots mis devant la cheminée ou sur la fenêtre ; les enfants qui auront aussi pensé à l'ânesse. Une chanson franche-comtoise dit :



© K. Ueltschi, *Histoire véridique du Père Noël*, Paris, Imago, 2012/2021

Vêtue comme une paysanne
Coiffée de son beau diairi
Elle traverse la campagne
Sur son petit âne.

*Connaissez-vous tante Arie
La bonne fée de ce pays.
Tous les enfants rêvent d'elle,
À l'approche de Noël.*

Les enfants sages à Noël

Auront de jolis cadeaux,
Et pour que la nuit soit belle,
Des bonbons et des gâteaux.

Connaissez-vous tante Arie...

Elle aussi habite la forêt, dans une grotte profonde, plusieurs endroits revendiquant d'ailleurs le privilège d'être *sa* grotte !

Enfin, pour ma part, dans mon enfance, j'ai été visitée avec mes frères et sœurs par le **Samichlaus** (saint Nicolas) et son acolyte le *Schmutzli* (« le barbouillé ») qui s'en venaient de la forêt ; la terreur l'emportait toujours au départ, car les verges n'avaient rien de symbolique (bien qu'elles fussent ornées de sucreries), et le rouleau qu'on lisait devant nous était terriblement bien renseigné sur les faits et gestes dont nous nous étions rendus coupables pendant l'année ! Mais cela finissait toujours bien malgré tout : le sac bien plein était vidé devant eux, et les compères s'en allaient sans emporter personne.

Enfin, voici ce qui se raconte dans le Dauphiné :

C'était entre Noël et le Jour des Rois. Dans une veillée, il y avait une femme qui avait sorti. Elle avait entendu chasser et elle avait dit :

- Chasseurs, apportez-moi de votre chasse !

Et puis, elle a entendu les chasseurs venir, venir... Et quand elle est ressortie, elle a trouvé une jambe de mort devant la porte de l'écurie (on veillait dans les écuries). Voilà qu'elle a pris peur, quand elle a vu cette jambe de mort, et elle est allée trouver le curé. Puis le curé lui a dit :

- A la même heure vous sortirez et vous prendrez un chat noir dans votre tablier et vous direz : « Chasseur, venez prendre votre chasse ! »

Elle a fait comme cela. Et puis il est venu, il a ouvert la porte, il lui a dit :

- Tu as bien de la chance d'avoir ce que tu as dans ton tablier, autrement tu partirais avec moi à la chasse.

C'était le Roi Hérode, le diable⁸.

Nous ne pouvons que rester – muets – face au foisonnement de toutes ces traditions, et aux extraordinaires coïncidences qu'elles présentent. En réalité, toutes ces figures ne sont que des doubles de Nicolas, ne sont que le côté d'ombre d'une même face *bi-frons*, comme de ce Janus qui garde les portes d'entrée de l'année, Janvier... Hiver contre été, ténèbres contre lumière, enfer vs ciel – autant de couples antinomiques qui contiennent le même référent symbolique. Or, les attributs de nos différentes figures véhiculent et explicitent ces enjeux, à l'instar de la hotte (sac, traîneau...) qui me semble le plus fondamental

II. Les attributs : autour de la hotte

Le Fouettard nous enseigne quelque chose de fondamental, de très grave : on doit toujours se méfier des hottes et autres boîtes et charrettes. La hotte (tout charriot ou contenant) est un instrument de transport, qui peut véhiculer des objets, mais aussi des personnes. Pour les transporter où ? C'est la grande question ! Elle ne se pose jamais de manière plus urgente et terrifiante qu'à cette époque des nuits les plus noires de l'année où rien ne pousse, où parfois meurent les pauvres petits oiseaux et où le fouettard emporte les enfants dans le noir...

⁸ Ch. Joisten, *op. cit.*, p. 387 (août 1958). Voir aussi p. 93, 468 et 491.

C'est donc la hotte qui se charge pour ainsi dire d'exprimer poétiquement, symboliquement cette ambivalence puisqu'aussi bien elle peut vous combler de bienfaits que vous menacer dans votre survie même. Saint Nicolas apporte de quoi survivre au froid de l'hiver, guérissant jusqu'à de la mort même ; il véhicule les promesses du printemps à venir, annonçant la naissance du 25 décembre. L'autre, le Fouettard, représente une autre fonction potentielle de la hotte ou des sacs. Saint Nicolas les apporte remplies ; le Père Fouettard, lui, porte une hotte (ou de sacs) vide(s) ; au lieu d'apporter quelque chose, il représente la menace d'emporter quelque chose, ou plutôt quelqu'un, des enfants, des gens, qu'il est donc susceptible de capturer pour les emporter dans cet ailleurs dont il vient.

Le folklore garde la mémoire du sens de la hotte et confirme cette hypothèse d'un « commerce » de fertilité de bien de façons originales, par exemple :

En pays flamand, la porteuse de hotte (...) était censée apporter dans sa hotte les petits enfants qu'elle vendait aux mamans. (...) Mais si la porteuse de hotte sait apporter les enfants, c'est qu'elle sait aussi les emporter et effectivement, elle a joué parfois le rôle ingrat de croquemitaine surtout quand elle venait de transporter du charbon dans sa hotte et qu'elle était ainsi devenue tragiquement noire. (...) ⁹.

Or, il se trouve que saint Nicolas est en effet également invoqué pour assurer la fécondité des couples.

Pratiquement tous les personnages de notre scénario sont munis d'un contenant. La Befana par exemple aussi porte elle aussi une hotte qui est toujours remplie, sans que pour autant l'antagonisme plein-vidé soit aboli. En effet, cette hotte est tantôt remplie de friandises et de cadeaux, tantôt de charbon (il est vrai surtout en sucre aujourd'hui), selon le mérite de chacun ! Or, si une hotte remplie de charbon est sensiblement équivalente à une hotte vide, il y a cette nuance notable qu'elle ne peut emporter personne ! La Befana n'est donc pas si dangereuse que cela, même si le charbon qu'elle transporte peut venir de l'enfer où chauffent de gigantesques fours ; la nature *bifrons* de la Befana est aussi inscrite dans son nom : Befana n'est qu'une altération de « Épiphanie », la fête de la manifestation divine, de la lumière, la fête des rois mages qui se présentent chargés de cadeaux devant l'Enfant Jésus, or, encens et myrrhe, ces deux derniers étant aussi utilisés d'ailleurs pour des rituels funèbres ! Mais en Italie, la vieille sorcière enchante le Noël des enfants comme une bonne fée.

La hotte est donc un contenant qui connaît bien des variantes. Or, boîtes, sacs, charrettes, lits, armoires aussi – bières et cercueils, n'est-ce pas – sont de véritables véhicules psychopompes, c'est-à-dire qu'ils servent à transporter une âme d'un univers à l'autre, d'une rive à l'autre, de l'ici-bas vers l'au-delà. Nous retrouvons ces attelages sans peine en Bretagne, sous la forme de la charrette funéraire du 1^{er} novembre par exemple, ou encore comme l'attribut de l'Ankou breton. La Mort, cette affreuse mort qui ressemble à s'y méprendre au diable.

⁹ B. Coussée, *op. cit.*, p. 113 et 115. Ce critique voit dans la hotte un « contenant d'enfants », donc un symbole du ventre maternel.



L'Ankou de l'ossuaire de Plouidry (29)

© D. Giraudon – avec son aimable autorisation.

On doit toujours se méfier des hottes et autres boîtes et charrettes. De nos jours encore, nous connaissons bien cette espèce de chariot qui sert à transporter des choses lourdes et qu'on appelle dans le langage courant des diables. Depuis le XVI^e siècle en effet, dit le Robert, le mot « diable » ne sert pas seulement à évoquer métaphoriquement des animaux, mais aussi « des objets dont l'aspect évoque celui qu'on prête au démon.

Ainsi, le couple antonymique *mort vs fertilité* est décliné jusqu'aux moindres ramifications dans notre histoire et autour de notre saint – qui a donc aussi un côté diabolique, qui transparaît parfois très nettement en particulier lorsqu'il est flanqué du Fouettard. Il existe d'ailleurs une sculpture très spéciale sur le portail de la Cathédrale de Fribourg - devinez à qui elle est consacrée ? - à saint Nicolas précisément ; il est aussi le patron de la ville d'ailleurs. C'est un diable avec une tête de porc, qui porte un croc à la main et surtout, une hotte sur le dos. Que peut bien ramasser le diable dans sa hotte, sinon des âmes ? On voit donc ici le transfert de Nicolas au diable par le truchement de cet objet apparemment inoffensif qu'est la hotte.



Cathédrale Saint-Nicolas de Fribourg. Photo et arrangement Claude Lecouteux. Avec son aimable autorisation.

Retenons-donc que saint Nicolas et le diable peuvent entretenir des liens souterrains, peuvent occasionnellement être les deux faces d'une même problématique.

On trouve bien des traditions liées à la hotte et autres caisses, indépendamment de notre figure, dans toute la France et toute l'Europe. Dans le Dauphiné, en particulier dans les Adrets, le Roi Hérode déjà rencontré est réputé porter sur son dos une « garde-robe » dans laquelle il emporte les enfants ; une autre version fait du Revérode un pousseur de brouette dans laquelle il ramasse les enfants qui ne sont pas rentrés le soir¹⁰. Cette charrette semble nous venir du lointain royaume de Gorre où elle avait déjà cette fonction funéraire et infernale, que le maître champenois, il est vrai, a estompé à sa manière habituelle. « Il fallait éviter d'être sur sa route si l'on ne voulait pas se retrouver également dans l'Autre Monde en compagnie de la terrifiante meute aérienne de la Chasse sauvage. (...) La charrette infernale

¹⁰ Ch. Joisten, *op. cit.*, p. 100 (mars 1959 et septembre 1963) et p. 117 (octobre 1963). Concernant le Roi Hérode dans l'Est de la France, voir aussi C. Seignolle, *op. cit.*, « Franche-Comté », p. 1245 et sq.

(...) fonce vers l'au-delà avec sa cargaison de cadavres et de revenants. C'est le diable qui, dit-on, chasse devant lui le troupeau vociférant des âmes qu'il conduit définitivement en Enfer¹¹. »

En Alsace circulent des légendes sur des coches fantômes qui vous décollent devant le nez comme sur cette colline du Spitzling, entre Kirrweiler et Buchweiler :

On y voit souvent circuler, entre minuit et une heure du matin, un grand carrosse attelé de deux chevaux, noirs ; nul voyageur ne l'occupe. Deux bourgeois qui voulaient aller, à cette heure tardive, jusqu'à Buchweiler, rencontrèrent ce carrosse et s'y assirent. Aussitôt le coche s'éleva en l'air et les deux téméraires eurent toutes les peines du monde à sauter en bas. Ils le suivirent des yeux et le virent s'élever de plus en plus dans les airs où il finit par disparaître tout à fait¹².

On doit toujours se méfier des hottes et autres boîtes et charrettes. Car enfin, les représentations du diable portant une hotte (ou un sac) sur son dos sont fréquentes dans l'iconographie. Le diable emporte les âmes qu'il a proprement générées. La représentation de l'enfer et du Jugement dernier accompagne souvent l'image du démon porteur de hotte. La fonction de passeur de ce dernier est ainsi soulignée. La hotte, le sac, la charrette ou la bière sont donc bien des moyens de collecte et de transport d'âmes, en l'occurrence damnées, variantes de la nef funéraire dont le rôle de passeur est encore plus nettement stigmatisé¹³.

Ce motif se trouve d'ailleurs de manière plaisante dans le célèbre *Pet du Vilain* de Rutebeuf¹⁴, fabliau dans lequel le diable compte recueillir l'âme d'un paysan en lui suspendant un sac de cuir au derrière. Manque de chance, à la place de l'âme, un pet emplit le sac et c'est ce que le diable emporte en enfer !

Enfin, la nef est un autre avatar de la boîte qui peut vous emporter bien plus loin que vous ne le pensez. Au Moyen Âge elle est volontiers sans capitaine d'ailleurs. L'Ankou échange volontiers sa charrette contre une barque. Or, saint Nicolas devient officiellement le patron des navigateurs après le naufrage de 1254 que relate Joinville et auquel saint Louis a échappé grâce à l'intercession du saint¹⁵.

Autour de la hotte s'organisent d'autres attributs qui tous à leur manière racontent la même histoire extraordinaire.

Clochettes

La féerie de Noël s'annonce aussi par le truchement de l'oreille, par un aimable tintement de clochettes : clochettes multiples harnachant le traîneau du Père Noël, petite cloche secoué par le Christkindl ou saint Nicolas qui annoncent ainsi leur venue. D'emblée, la clochette nous dit deux choses : attention, quelqu'un ou quelque chose arrive ! Attention, ce quelqu'un ou ce quelque chose est d'origine surnaturelle, sacrée, ce que nous dit déjà la hotte puisqu'elle nous met devant l'alternative de la vie féconde ou la mort.

¹¹ Ph. Walter, *Mythologie chrétienne*, op. cit., p. 44

¹² C. Seignolle, op. cit., « Alsace », p. 866 : « Coches fantômes ». Voir aussi « Le coche fantôme » p. 864.

¹³ G. Durand, *Les structures anthropologiques de l'imaginaire*, op. cit., p. 288. Cf aussi le Motif-Index de Aarne-Thompson, les motifs D 1412.1, *Magic bag draws person into it* ; D 1520.25, *Transportation by magic bag* ; E 711.5, *Soul in sack* ; E 712.6, *Soul hidden in fish basket*.

¹⁴ *Le Dit du pet au vilain*, in Rutebeuf, *Oeuvres complètes*, éd. M. Zink, Paris, le Livre de Poche, « Lettres Gothiques », 2005, p. 63-69.

¹⁵ Joinville, *Vie de Saint Louis*, éd. J. Monfrin, Paris, (Garnier, 1995) Le Livre de Poche, « Lettres Gothiques », 2002, p. 522, § 632.

Arrêtons-nous un instant à ce petit objet. Le caractère sacré de la clochette est très anciennement attesté. Les habits du prêtre hébreu en sont pourvus : pour se présenter devant le Seigneur, Aaron doit suspendre à sa robe des clochettes en or séparées par des grenades :

Une clochette d'or et une grenade, une clochette d'or et une grenade, sur tout le tour de la bordure de la robe. Aaron s'en revêtira pour faire le service, quand il entrera dans le sanctuaire devant l'Éternel, et quand il en sortira, on entendra le son des clochettes, et il ne mourra point¹⁶.

Dans ces pratiques liturgiques, la fonction de mise à distance du « profane » semble doubler de manière particulièrement lisible la fonction d'avertissement, au même titre que le glas n'annonce pas seulement un trépas, mais aussi la proximité de créatures surnaturelles ou d'esprits venant de l'au-delà, du ciel et dont il convient de se garder.

En effet, de nombreuses traditions et légendes actualisent ces associations de la clochette avec le sacré, la mort et les revenants : on a pu dire que le son des clochettes et autres sonnailles est associé dans l'imaginaire européen à l'apparition des défunts¹⁷. Dans le Nord, « à la Toussaint, les morts de l'année, précédés d'enfants de chœur agitant des clochettes, font trois fois le tour du cimetière en chantant la messe des morts¹⁸ ». En Bretagne, « lorsque le mauvais temps empêche la grande procession de Locronan de sortir, des cloches mystérieuses se mettent à sonner dans le ciel et l'on voit un long cortège d'ombres se profiler sur les nuages. Ce sont les âmes défuntes qui accomplissent quand même la cérémonie sacrée : saint Ronan les guide en personne et marche à leur tête, agitant sa clochette de fer¹⁹ ». Anatole Le Braz signale des légendes ancestrales faisant mention du cortège de la « Société des Morts » ou « Anaon » qu'on voit le plus souvent le jour de Noël, à la Saint-Jean et le soir de la Toussaint, et dont l'approche est signalée par une « minuscule clochette » :

La nuit de Noël, on les voit défiler par les routes en longues processions. Ils chantent avec des voix douces et légères le cantique de la Nativité. On croirait à les entendre que ce sont les feuilles des peupliers qui bruissent, si, à cette époque de l'année les peupliers avaient des feuilles. À leur tête marche le fantôme d'un vieux prêtre, aux cheveux bouclés blancs comme neige, au corps un peu voûté. Entre ses mains décharnées il porte le ciboire. Derrière le prêtre vient un petit enfant de chœur qui fait tinter une minuscule clochette. La foule suit sur deux rangs. Chaque mort tient un cierge allumé dont la flamme ne vacille même pas au vent. On s'achemine de la sorte vers quelque chapelle abandonnée et en ruines, où ne se célèbrent plus d'autres messes que celles des âmes défuntes²⁰.

Ailleurs, une sonnerie de cloches signale aux hommes vivant non loin de la mer qu'une cité engloutie se trouve dans leur voisinage²¹. En d'autres termes, le son de la cloche nous parvient presque toujours de quelque outre-monde. Et c'est bien ce que nous comprenons *en nous*

¹⁶ Exode, 28, 33-35.

¹⁷ B. Hell, *Le Sang noir, Chasse et mythes du Sauvage en Europe*, Paris, Flammarion, 1994 (rééd. Champs/Flammarion, 1997), p. 255.

¹⁸ C. Seignolle, *Contes, Récits et Légendes des pays de France*, Paris, Presses de la Renaissance, 2004, « Nord », p. 213. Renvoyons aussi à Arnold Van Gennep qui répertorie et analyse les coutumes particulièrement nombreuses concernant le cycle des Douze Jours. A. Van Gennep, *Le folklore français, op. cit.*, t. 3, p. 2307 et sq. et t. 2, p. 1427 et sq.

¹⁹ P. Sébillot, *Croyances...*, *op. cit.*, p. 288.

²⁰ A. Le Braz, *La légende de la mort, Magies de la Bretagne*, éd. F. Lacassin, Paris, R. Laffont, coll. « Bouquins », 1994, t. 1, p. 311.

²¹ A. Van Gennep, *Le folklore...*, *op. cit.*, t. 3, p. 2713; A. Le Braz, *La légende...*, *op. cit.*, t. 1, p. 280 sq.

représentant le Père Noël approchant avec son tintant traîneau aérien venant directement du ciel, ou du moins depuis cette *extrémité* de la terre qu'est le pôle nord.

Or, la clochette, en avertissant, peut aussi être protectrice (apotropaïque) : elle tient éloignées toutes sortes de menaces, la plupart du temps des dangers très sérieux contre lesquels l'homme ne peut se prémunir. Dans les *Fastes* (V, 419-492), Ovide évoque un rituel consistant à mettre en fuite des revenants grâce au son d'un vase de bronze. C'est aussi pour cette raison qu'on attache des cloches au cou des vaches depuis les plus anciens temps : elles préservent contre ces démons que nous appellerions sans doute aujourd'hui les virus ! La clochette peut par ailleurs influencer sur les phénomènes atmosphériques qui sont responsables de l'équilibre de notre univers et de la fertilité de la nature, d'autant que l'on croit que les intempéries sont l'œuvre des démons. Jacques de Voragine s'en fait l'écho :

Si nous portons la croix, si nous sonnons les cloches, c'est pour que les démons, terrifiés, prennent la fuite. (...) Et c'est ainsi qu'on explique la coutume qu'a l'Église de sonner les cloches quand des tempêtes menacent, afin que les démons qui en sont la cause, entendant les trompettes du Roi éternel, s'enfuient, effrayés, et cessent d'exciter les tempêtes²².

Dans une tradition alsacienne, variante particulièrement emblématique et qui perdure peut-être encore, c'est saint Nicolas – ce qui est donc significatif pour notre propos – qui, par l'entremise d'un instrument, remplit ce même office : « Autrefois, les pèlerins ne se contenaient pas de rapporter, comme souvenir de leur pèlerinage à Saint-Nicolas-de-Port, des croix, des médailles, des images, des chapelets, ils s'approvisionnaient encore en ce lieu de cornets en bois qui avaient, lorsqu'on soufflait dedans, la vertu d'éloigner les orages²³. »

Ainsi donc, si les cloches annoncent les esprits, les revenants et d'autres forces surnaturelles – positives ou négatives –, elles les chassent aussi. Nous avons ici affaire à un paradoxe courant que René Girard a bien mis en évidence : celui qui donne la peste est en même temps le plus apte à la guérir, voire à en protéger le monde²⁴. Les clochettes annoncent esprits, démons et morts, mais elles les tiennent également à une distance raisonnable : elles en sont les maîtres.

À n'en pas douter, saint Nicolas agite sa cloche pour s'annoncer ; le Père Noël a accroché toutes ces sonnettes à son traîneau non seulement pour avertir et annoncer l'imminence de son irruption dans notre monde, mais également pour dégager la route, pour chasser les démons qui pullulent dans l'air nocturne et qui doivent ainsi s'écarter : c'est sa première victoire sur les ténèbres, remportée sans coup férir avant même d'avoir pénétré dans notre univers ! Car des ténèbres, car de grandes peurs, il y en a dans ces noires nuits froides, le chœur des anges apparu aux bergers le savait bien lorsqu'il disait : *ne craignez pas...!* Mais ces gentilles clochettes annoncent aussi, plus discrètement, l'arrivée d'un surnaturel aimable, scintillant et féérique, et qui fait de Noël une période incomparable. La clochette en effet investit en effet également le pôle de la gâité et de la fête : le Petit Prince n'associait-il pas le son de grelots au scintillement des étoiles et à des milliers de rires ?

Un autre attribut central enfin nous permet boucler la boucle – tant que c'est possible :

La barbe du Père Noël.

Résumons tout d'abord encore une fois le scénario tout en rouge et noir : le Père Noël est une créature qui conduit un attelage aérien, traîneau tintant de clochettes en l'occurrence tiré par des rennes au solstice d'hiver, au début des Douze Jours ainsi inaugurés ; il vole donc

²² J. de Voragine, *La légende dorée*, p. 377.

²³ C. Seignolle, *Contes...*, *op. cit.*, « Lorraine » (« Vive saint Nicolas »), p. 582.

²⁴ R. Girard, *Le Bouc émissaire*, Paris, Grasset, 1982, p. 70 et p. 71.

proprement dans l'air. Il a une barbe et une capuche qui dissimulent plus ou moins ses traits. Il a un grand manteau, ainsi qu'une hotte ou un grand sac, contenant les fameux cadeaux, en fait richesses du monde, richesse de la terre, fertilité – qu'il déverse devant les enfants des hommes. Les couleurs rouge et blanc peuvent renvoyer au réseau du sacré à travers la référence aux cardinaux en particulier. Il s'est pour ainsi dire spécialisé pour incarner la face aimable seulement du drame qui se joue à la fin de l'année, la lutte sans merci du froid contre le chaud, de la vie contre la mort, de la lumière contre les ténèbres. On en a occulté le côté nocturne et mortifère pour le réduire à un gentil bonhomme rond et inoffensif : le vainqueur définitif des ténèbres, d'ailleurs, les jours ne commencent-ils pas déjà à rallonger imperceptiblement ?

Il est vrai qu'on a formulé de nombreuses autres hypothèses concernant les origines du Père Noël, la plupart du temps singulièrement myopes et ignorant la longue et lente gestion à travers les siècles des images signifiantes aboutissant finalement à un scénario qui cristallise les principaux éléments charriés par le temps. Une de ces hypothèses attribue la paternité du père Noël à un certain professeur américain nommé Clement Moore, qui a écrit en 1822 un poème mettant en scène un Père Noël flanqué non pas d'un âne mais conduisant un traîneau tiré par huit rennes, et évoquant plutôt que saint Nicolas barbu et mitré un petit elfe joufflu, revêtu d'une fourrure et portant un baluchon rempli de jouets sur son dos. Ce poème fut repris par la presse dès l'année suivante, fut illustré par Thomas Nast, et connut un succès immédiat aux Etats-Unis. Mais on le voit, ce n'en est qu'une variante – très récente – d'une très ancienne histoire.

Le Père Noël, certainement, a bénéficié de tous ces récents créateurs, inventeurs et rêveurs qui cependant, sans le savoir sans aucun doute, n'ont fait que réactualiser autour de leur figure cet antique scénario ; ont ranimé ces vieilles figures que sont Nicolas et Hellequin qui a vrai dire n'ont jamais cessé de vivre dans la mémoire populaire. En vérité, rien n'est vraiment simplement du « kitsch », ni les rondeurs, ni le traîneau, ni les rennes, ni les cloches, et encore moins les cadeaux. Chaque attribut raconte une histoire passionnante – chaussures et bottes, clochettes, cape et barbe, - etc.

Les enfants ne s'y trompent pas en demandant, lorsqu'en décembre les pères Noël pullulent dans les rues : est-ce le vrai, ou un faux ? Les enfants ne s'y trompent pas en reculant avec frayeur devant le gros bonhomme barbu, et se débattent si des adultes ont l'idée saugrenue de vouloir les poser sur ses genoux, tout près tout près de son effroyable figure: ils pressent qu'il y a là-dessous *quelque chose* de caché, et qui révélerait l'identité véritable du bonhomme. Barbe, cape et capuche : ces trois attributs, se confondent dans une seule et même fonction : dissimuler, dissimuler comme le fait un masque, mais dissimuler quoi exactement ? Un secret sombre, une menace ? L'identité, la *vraie* ? La véritable fonction de la hotte ? Une figure si sacrée que l'œil de l'homme ne doit pas la contempler, aussi peu que sa bouche ne doit prononcer son nom – pensons à l'ineffable tétragramme YHWH ? Qu'y a-t-il *sous* le masque ?

La barbe, on le sait, est le masque le plus rudimentaire qui soit. Il est l'apanage des grandes créatures – disons ambiguës et terrifiantes comme tout ce qui relève du sacré. On n'imagine pas Dieu le Père ou Moïse sans grande barbe, ni Charlemagne – ni l'homme sauvage ou le géant sanguinaire, qui à la manière de Riton assoit son autorité en coupant la barbe des autres rois dans l'univers arthurien.

Cette fonction dissimulatrice de la barbe est doublée par le couvre-chef typique de notre bonhomme, mitre et surtout capuche qui dissimule en partie le haut du visage, et la cape ou un vaste manteau qui la prolonge enveloppe tout le reste de la silhouette. Or, là encore, nous pouvons interroger d'anciennes traditions pour essayer de comprendre la charge symbolique de ce qui est loin d'être un détail anodin. Le costume des Saturnales était

composé d'une simple tunique et surtout, du *pileus libertatis*, sorte de bonnet d'esclave ou d'affranchi²⁵. L'étymon *cappa* distingue d'ailleurs mal la capuche de la cape : c'est un ensemble qui sert à dissimuler figure et silhouette. C'est surtout en tant qu'habit de moine que la cape livre les secrets de ses implications symboliques.

Ce n'est pas par hasard de nombreux revenants apparaissent vêtus de capes – je ne peux pas développer. Des divinités aussi, comme Wotan en particulier qui est appelé *Sídhötr* ou encore le *Breithütige*, à savoir « l'homme coiffé d'un chapeau à larges bords » ; la tradition mythologique germanique connaît une légion de personnages au couvre-chef magique. L'Ankou breton apparaît lui aussi volontiers avec un chapeau à larges bords.

Mais la cape ne sert pas non plus seulement les besoins de la mascarade et notamment la nécessité de dissimuler quelque chose que *l'on ne doit pas voir*. La cape possède aussi un pouvoir de protection que notre Bonhomme de Noël a très bien repris. Cette qualité (*Schutzmantelschaft*, déjà attestée dans l'Antiquité romaine et la tradition juive) inhérente à la cape – en effet, les manches n'apparaissent qu'avec le XVII^e siècle – se développe dans l'iconographie médiévale autour de la Vierge Marie ouvrant les larges pans de son manteau en guise de refuge²⁶ ; on en possède une relique attestée à Constantinople, dès le V^e siècle, et ramenée en Occident en 1204.

Enfin, dernier détail peut-être moins anodin qu'il n'y paraît : la barbe blanche du Père Noël se retrouve en réplique sur son manteau ou sa cape, ornant non seulement les extrémités des larges manches mais aussi le contour du bas. Il s'agit peut-être là une fois de plus d'une réminiscence très ancienne mais que nous ne goûtons plus pour en avoir perdu la clef d'accès. Mais la dimension rituelle et sacrée de la combinaison – tissu rouge et ourlet en fourrure blanche – apparaît également dans la courte pèlerine (camaï) que porte le pape sur les épaules, en particulier en hiver, par-dessus ses vêtements liturgiques.

La barbe, la cape et tous ses avatars ou variantes – coule, capuche, chapeau, masques – constituent une métaphore de l'invisibilité et de la métamorphose perpétuelle d'une identité à jamais fuyante. *Qui se cache sous la barbe, qui se cache sous le capuchon ?*



Clément Moore et Thomas Nast

Oui, « qui es-tu qui te caches sous cette grande barbe blanche, dans cette noire nuit ? Es-tu le vrai Père Noël, celui qui vient de l'au-delà de toutes nos frontières, du ciel directement par ce conduit céleste qu'est la cheminée – es-tu le vrai ou alors un imposteur ? D'où viens-tu, et de quelle essence es-tu fait ? Quelle révélation, quel message à la fois

²⁵ Cf. J. Heers, *Fêtes des fous et carnivals*, Paris, Fayard, 1983, p. 26.

²⁶ Cf. E. Mâle, *L'Art religieux de la fin du Moyen Âge*, op. cit., p. 199 et sq.

ineffable et vital as-tu à délivrer, telle une formule magique à la vertu performative, quel sésame viens-tu nous apporter pour que cette nuit noire s'éclaire ? Oui, *qui es-tu* ?

Cette interrogation souvent muette fait écho à une très ancienne question qui émaille la littérature et qui, en réalité, reflète toujours une seule et même surprise face à un être étrange qui se présente à nous. *What art thou, that usurp'st this time of night ?* (*Hamlet*, I.1.), demande un gardien au spectre du roi du Danemark qui lui apparaît, qui es-tu, ou plutôt *quelle chose* es-tu, toi, qui oses hanter cette heure de la nuit ? Elle sera reprise dans le terrifiant « *Wer reitet so spät durch Nacht und Wind ?* » du *Erlkönig* de Goethe. Cette question angoissée, face à l'être masqué devant nous, est posée avec une stupéfiante récurrence, en particulier au Moyen Âge chaque fois qu'un revenant du cortège du Chasseur sauvage se présente.

La question se présente avec une acuité particulière à propos de notre figure, qu'elle apparaisse en rouge ou en noir, avec une mitre ou une capuche, ne serait-ce qu'à cause de la multiplicité des noms qui peuvent la désigner, des innombrables variantes qui existent à propos des circonstances de ses apparitions et qui sont autant de masques supplémentaires. Il reste dépositaire de cette mémoire même si elle est largement et collectivement inconsciente, et ce n'est que grâce à elle qu'il a eu ce succès international et cosmique absolu. Il touche en nous un savoir antique que nous transmettons de génération en génération et qui, à chaque Noël, se trouve ainsi réanimée.

Or, cette énigme se traduit volontiers par une autre question encore qui la recoupe : *le Père Noël existe-t-il ?* En tout cas, on peut donc, en guise de fin mot de l'histoire, affirmer haut et fort que cette fameuse question est beaucoup plus – existentielle – qu'on aurait pu le penser.

ANNEXE

Père Lustucru²⁷ :

Entendez-vous dans la plaine
Ce bruit qui vient jusqu'à nous,
On dirait un bruit de chaînes
Traînant sur les cailloux ?
C'est le grand Lustucru qui passe
Qui passe et qui s'en ira
Emportant dans sa besace
Tous les petits gars qui ne dorment pas.

Quelle est cette voix démente
Qui traverse nos volets ?
Non, ce n'est pas la tourmente
Qui joue avec les galets
C'est le grand Lustucru qui gronde
Qui gronde et demain rira
En ramenant à la ronde
Tous les petits gars qui ne dorment pas.

Qui donc gémit de la sorte
Dans l'enclos tout près d'ici ?
Faudra-t-il donc que je sorte
Pour voir qui soupire ainsi !
C'est le grand Lustucru qui pleure
Il a faim et mangera
Crus tout vifs sans pain ni beurre
Tous les petits gars qui ne dorment pas.

Que voulez-vous que je mette
Dans la hotte au vilain vieux
Mon Doric et ma Jeannette
Viennent de fermer les yeux
Allez-vous-en méchant homme
Quérir ailleurs vos repas
Puisqu'ils font leur petit somme
Vous n'aurez pas mes deux petits gars
Lon lon la, lon, lon la, lon lon la,
Li ne la lon la...

Pour aller plus loin 😊 :



²⁷ Merci à Marie-Paule Merry qui m'a chanté par cœur ce refrain de son enfance.